

Rita de Maugny, une aristocrate européenne dans la tourmente de la Grande Guerre¹

Anne-Sophie Nardelli-Malgrand

Maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Savoie Mont-Blanc

Membre correspondant de l'Académie

Rita de Maugny, née Busse, (1878-1937), devint par son mariage en 1902 avec le descendant de la famille Nicod de Maugny membre de l'aristocratie haut-savoiarde. Le couple, établi dans le château familial à Draillant, marqua de son empreinte la vie mondaine des bords du lac Léman et la vie des notabilités locales, puisque Clément de Maugny fut maire de Draillant de 1908 à 1925. Dès le déclenchement de la Première Guerre Mondiale, ce dernier fut mobilisé au sein du 9^e régiment de hussards de Chambéry, tandis que son épouse, infirmière au sein de la Société de Secours aux Blessés Militaires, devenait en septembre 1914 chef de salle à l'hôpital Jules-Ferry de Chambéry. Les deux époux commencèrent alors une correspondance qui a fait l'objet d'une très belle édition annotée et illustrée par les Archives départementales de Haute-Savoie². Si cette source s'avère extrêmement riche sur l'histoire de la société savoyarde et haut-savoiarde dans la Grande Guerre et constitue un témoignage sur le fonctionnement d'un hôpital dans cette période ainsi que sur les relations conjugales en temps de guerre, elle jette également un éclairage tout à fait intéressant sur une femme, Rita de Maugny, particulière par ses origines et son histoire familiale.

En effet, Rita Busse, née à Berlin d'un père allemand exerçant la profession de banquier, Gustav Traugott Busse, et d'une mère polono-lituanienne, Ludwika von Swirtun, avait ses origines familiales dans ces empires centre et est-européens que la Grande Guerre allait balayer. Clément de Maugny lui-même n'était pas étranger à ces contrées, puisqu'il était né à Saint-Pétersbourg d'un père Français, Charles-Albert de Maugny, et d'une mère sujette du tsar de toutes les Russies, Honorine Komar. Dans ces circonstances, la vie de Rita de Maugny évoque irrésistiblement le récit autobiographique de l'écrivain autrichien – austro-hongrois – Stefan Zweig, intitulé *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*. L'ouvrage décrit avec nostalgie la Vienne et l'Europe d'avant 1914 comme un « monde de la sécurité », c'est-à-dire, à bien des égards, un monde où, quand on appartenait à un certain milieu, au moins intellectuel et artistique à défaut d'être forcément aristocratique, on était partout chez soi en Europe. Stefan Zweig passa la guerre entre le front germano-russe, la Suisse et l'Autriche où il revint en 1919 : son monde n'était alors plus que décombres, au sens matériel du terme, tant les pénuries étaient importantes, aussi bien qu'au sens politique et spirituel³. Ce qui place Rita de Maugny dans cette historicité d'un monde qui s'effondre avec la Grande Guerre et que Zweig a décrit, ce ne sont pas seulement les douleurs et les privations de celle-ci, communes au si grand nombre, mais aussi

¹ Cet article est tiré d'une conférence donnée à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Savoie le 14 décembre 2022.

² Julien Coppier, Hélène Maurin, Michel Perrier et Joseph Ticon (dir.), *Dans l'intimité d'un couple. Lettres de Rita de Maugny à son mari Clément (1914-1919)*, Milan, Silvana Editoriale, Archives départementales de Haute-Savoie, 2022. Sauf indication contraire, les références aux lettres de Rita de Maugny sont tirées de cette édition où elles sont classées par ordre chronologique.

³ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Belfond, 1993, chapitre « Le monde de la sécurité » p. 17-48 et chapitre « Retour en Autriche » p. 347-374.

son appartenance ambivalente, car liée à sa vie de jeune fille et plus guère à la réalité, à ce monde d'Europe centrale et orientale en plein bouleversement.

Le couple formé par Rita et Clément de Maugny était particulièrement vulnérable à un événement comme la guerre européenne qui se déclencha en août 1914. Ils furent tout d'abord coupés d'une bonne partie de leurs sources de revenu puisque, une fois que les gouvernements belligérants eurent instauré contrôle des capitaux et contrôle des changes, les revenus engendrés par la dot de Rita devinrent inaccessibles. Ils furent coupés de la famille de Rita, notamment de sa mère, Ludwika, et de sa sœur, également prénommée Ludwika, qui avait épousé un aristocrate polonais, Wladimir Rosciszewski, et en avait eu deux filles. Enfin, Rita de Maugny avait supposément des attaches dans des États belligérants appartenant à des camps différents : elle put se sentir déchirée entre des appartenances familiales, culturelles, patriotiques jusque-là simplement diverses et désormais violemment antagonistes.

La correspondance que cette femme adressa à son mari pendant le temps de guerre soulève ainsi – entre autres – cette question passionnante de l'articulation entre l'individu, la nationalité, la culture et l'identité héritées, donc des appartenances et de la manière dont elles se manifestent intimement. Cette correspondance est par ailleurs loin d'épuiser la grande richesse du fonds de la Maison forte de Maugny, acquis par les Archives départementales de Haute-Savoie⁴. Outre l'édition des lettres du temps de guerre réalisée par cette institution, la correspondance d'après-guerre et différents papiers ayant trait aux affaires financières du couple ont également été exploités dans le cadre de cet article : ces documents permettent de finir de cerner la « tourmente » à laquelle Rita de Maugny et son mari furent confrontés de 1914 à la sortie de guerre dans les années qui suivirent le conflit.

1) Les origines familiales du couple Maugny

Joseph-Marie-Clément Nicod de Maugny naquit le 4 mars 1873 à Saint-Pétersbourg. Son père, Charles-Albert Nicod de Maugny (1839-1918), avait épousé Honorée-Marthe-Joséphine de Komar (1833-1919 ?) à Paris le 31 mai 1865 : issue d'une riche et noble famille russe, elle était apparentée par le jeu des alliances aristocratiques aux célèbres princes de Beauvau-Craon et possédait de vastes terres en Podolie, province de l'empire tsariste, territoire actuellement en Ukraine. A la suite de son mariage, Charles-Albert démissionna de l'armée pour partir deux ans en Russie. Il fut nommé attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères et prit son premier poste en Perse. Son dossier personnel aux archives diplomatiques révèle que dès le mois de mai 1871 il demanda à rentrer en France pour s'occuper d'affaires familiales qui réclamaient sa présence de manière impérieuse⁵, mais ensuite le couple revint en Russie où Clément naquit. Charles-Albert abandonna rapidement la carrière diplomatique pour mener une vie mondaine, ainsi décrite par la *Revue d'histoire diplomatique* pour la recension de son ouvrage *Cinquante ans de souvenirs (1859-1909)* : « Ce gentilhomme savoisien, naturalisé par l'annexion, ancien officier d'ordonnance de Victor-Emmanuel, brillant militaire décoré sur le champ de bataille de San Martino, puis tour à tour homme de club et homme de

⁴ Le fonds est conservé aux Archives départementales de Haute-Savoie (désormais, ADHS) sous la cote 161J. Les lettres de Rita à Clément de 1914 à 1919 sont conservées dans les volumes cotés 161 J 474 à 161 J 520.

⁵ Archives du ministère français des Affaires étrangères (Centre de La Courneuve), Administration générale, Personnel, Dossiers individuels, 393 QO/2805.

lettres, diplomate, ayant représenté la France en Perse, journaliste "faisant" de la politique extérieure au *Figaro* et au *Gaulois*, a connu le "Tout Paris" et, sans cacher ses opinions, a toujours professé pour ses adversaires la plus élégante indulgence. S'il fallait lui mettre une étiquette, on pourrait dire qu'il représente le bonapartisme mondain. Très attaché à Napoléon III, ayant fait partie de sa "cour", il défend la politique impériale et excuse les fautes à cause des malheurs mêmes qu'elles ont apportés à la dynastie »⁶. L'étiquette de « bonapartiste » explique sans doute le manque d'éclat de sa carrière diplomatique sous la Troisième République naissante, et conséquemment les difficultés financières qui le conduisirent à chercher pour son fils une union matrimoniale avantageuse.

Margaretha-Jeannette-Emilie, dite Rita, Busse grandit elle aussi dans un milieu cosmopolite, attaché aux terres familiales d'Europe orientale, mais qui ne connaissait que peu de frontières au sens d'obstacle que ce terme prit à l'époque des nationalismes. Les recensements de population français sont imprécis sur son compte : celui de 1906 indique qu'elle est née à Berlin en 1880 ; celui de 1911 qu'elle est née à Liegnitz, en Basse-Silésie, aujourd'hui Legnica, appartenant alors au Reich allemand ; celui de 1921 qu'elle est née en 1881 à Annopol, dans la province de Lublin, située alors dans la partie polonaise de l'empire russe⁷. Née d'un père allemand et d'une mère issue de l'aristocratie polono-lituanienne, Rita est décrite dans la presse qui annonce ses fiançailles comme « d'origine polonaise » ou, plus souvent, comme « une charmante jeune fille dont la famille appart[enait] à la bonne société de Posen »⁸. Il s'agissait là du nom allemand de la ville dénommée Poznań en polonais. Cette multiplicité des toponymes rappelle les concurrences linguistiques et culturelles forgées au XIX^e siècle autour de villes appartenant à des empires multinationaux et peuplées par des minorités nationales⁹. En réalité, à l'époque, il n'existait pas de Pologne à proprement parler. À la fin du XVIII^e siècle en effet, l'empire de Russie, l'empire d'Autriche et le royaume de Prusse s'étaient partagé la « République des Deux Nations », État issu de la réunion en 1595 du grand-duché de Lituanie et du royaume de Pologne. Cet ancien État, dont les territoires étaient situés beaucoup plus à l'est que la Pologne actuelle, abritait les terres des Swirtun, famille maternelle de Rita de Maugny, situées dans les régions de Poznań, de Lublin et de Samogitie, actuellement en Pologne et en Lituanie, ainsi que celles de la famille de sa belle-mère, Honorine Komar, situées en Podolie, dans l'actuelle Ukraine. Le cœur des terres des lignées maternelles du couple Maugny était donc situé dans l'ancien État polonais de l'époque moderne, largement mythifié ensuite par la propagande nationaliste polonaise et mal connu des Maugny d'ailleurs : avant son mariage, Rita passa sa vie principalement entre le château de Lest Kaufung en Basse-Silésie, Berlin et Nice, lieu de villégiature de l'aristocratie européenne où elle rencontra son futur mari.

Les deux conjoints étaient donc assez largement issus du même milieu, avec les mêmes représentations européennes, les mêmes pratiques sociales et mondaines, des liens familiaux similaires mais originaux. Il y avait néanmoins une différence entre eux, qui était leur niveau

⁶ G. Baguenault de Puchesse, dans *Revue d'histoire diplomatique*, XXVIII, 1914, p. 319 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96279411/f329.image.r=maugny?rk=21459;2>.

⁷ ADHS, 6 M 210 pour les trois recensements cités de la commune de Draillant.

⁸ *La Vérité*, 1^{er} mai 1902, et *Le Figaro*, 30 avril 1902 : la presse peut être consultée à partir du site Retronews.

⁹ Patrick Cabanel, *La Question nationale au XIX^e siècle*, Paris, La Découverte, 1997, chapitre II.

de fortune : Clément de Maugny et son père étaient désargentés¹⁰, tandis que Rita pouvait s'appuyer sur la fortune familiale. La dot de Rita lui permettait de percevoir des loyers d'immeubles ; elle possédait en outre des hypothèques, des dépôts, des obligations. Une lettre de sa mère, Louisa Swirtun, écrite en juillet 1920¹¹, donne un aperçu de la variété de ce patrimoine et des placements effectués avant la guerre : créance hypothécaire sur Spandau, obligations de la ville de Berlin, titres sur fonds agraires en Silésie, emprunt russe de 1902, chemins de fer russes, autres hypothèques, des actions, somme en numéraire... Cela correspondait à un patrimoine financier et immobilier somme toute classique à cette époque.

2) Le temps de la guerre, moment contraint de l'affirmation d'une identité nationale

Le premier enjeu de la guerre pour Rita de Maugny fut le maintien du lien affectif avec les proches dont elle était séparée, son mari au premier chef, mais aussi sa famille restée en Allemagne ou dans l'empire russe et avec laquelle la correspondance était beaucoup plus soumise aux aléas de la guerre. Les lettres adressées à son mari attestent que Rita recevait malgré tout des nouvelles de sa famille, par des lettres empreintes de détresse, ainsi celle du 4 mars 1915 : « J'ai écrit si courageusement à Mamus et à Loulou pour les consoler que j'ai bien envie que tu me plains et me reconsoles pour mes vrais sentiments qui sont parfois bien tristes », ou encore celle du 13 mai 1915, écrite au moment de la grande offensive des empires centraux à l'est : « J'ai un affreux cafard depuis que je sais le gouvernement de Korond envahi et j'ai une angoisse folle pour Loulou ». On constate néanmoins une dégradation dans la transmission des lettres à partir du début de l'année 1915, ainsi qu'en témoigne la lettre en date du 5 janvier : « Loulou n'écrit jamais rien sur sa santé. Aucune nouvelle de moi ne lui parvient. Mamus est tout à fait désespérée ». C'était là le signe que la guerre durait, s'enlisait, qu'on entraînait véritablement dans une anormalité qui angoissait profondément Rita de Maugny. Les nouvelles d'Honorine, la mère de Clément, étaient encore plus épisodiques puisque, séparée de son mari, elle s'était retirée depuis déjà longtemps sur ses terres de Podolie.

Rita s'inquiétait tout particulièrement pour sa sœur, surnommée Loulou, et ses nièces. La famille était en effet d'abord restée à Annopol. En mai 1915, Rita s'inquiète de savoir si elle a pu fuir la zone envahie. En effet, après la bataille de Gorlice-Tarnow, toute la partie de la Pologne qui avait appartenu aux Russes passa sous le contrôle de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, qui divisèrent le territoire en deux zones : le gouvernement général de Varsovie et le gouvernement militaire de Lublin, la frontière étant matérialisée, approximativement, par le tracé de la Vistule. Le territoire fut en fait âprement disputé durant plusieurs mois et devint une sorte d'emblème de la réalité de la guerre de mouvement qui persista sur le front de l'est. Ainsi, le 12 août 1915, Rita écrivait encore : « A l'instant une lettre de Loulou me dit qu'elle a été un mois entier dans Annopol pris par les Allemands, puis repris [p]ar les Russes et c'est un Etat-major [...] qui leur a facilité le départ ». La sœur et les nièces de Rita furent en effet évacuées de la zone de combats et commencèrent alors un long périple pour rejoindre la France : de Pétrograd¹², elles passèrent en Finlande, de là en Suède, puis en Norvège, en Angleterre avant

¹⁰ *Dans l'intimité d'un couple, op.cit.*, p. 9.

¹¹ ADHS, 161 J 400, fascicule « Louisa Swirtun », lettre du 22 juillet 1920.

¹² La ville de Saint-Pétersbourg, toponyme jugé trop allemand, avait été rebaptisée Pétrograd au début de la guerre.

de rejoindre enfin Draillant le 18 octobre, avec des papiers russes en règle¹³. De ce point de vue, les archives Maigny se font aussi l'écho de cette nouvelle réalité des réfugiés dans l'Europe de la Grande Guerre.

Ces questions familiales pourraient paraître matérielles, uniquement liées aux conditions de la correspondance et des nouvelles reçues des proches. Elles manifestent cependant la grande attention portée par Rita à sa famille maternelle polono-lituanienne et, en creux, le désintérêt qu'elle éprouve pour la partie allemande de sa famille, dont il n'est jamais question. Rita avait cependant un frère cadet, André Busse, officier allemand, qu'elle n'évoque jamais. Certes, il était commun dans le genre de famille auquel elle appartenait que les filles soient élevées par la mère tandis que l'éducation des fils incombait au père. Il est donc possible qu'elle n'ait pas réellement grandi avec ce frère. Cela ne suffit cependant pas à expliquer ce silence et peut constituer un indice supplémentaire du fait, attesté dans la correspondance, que les sentiments de Rita de Maigny la portaient bien davantage vers sa chère Pologne que vers l'Allemagne. La correspondance soulève ainsi des questions que l'on pourrait regrouper sous le terme de « question nationale » : comment une femme, que son histoire familiale écartelait entre empire d'Allemagne et empire de Russie d'une part, entre empire d'Allemagne et France d'autre part, qui se présentait volontiers comme « polonaise », subit-elle la guerre ? Exprima-t-elle ses sentiments à ce sujet ? Analysa-t-elle la question nationale ? Appela-t-elle de ses vœux la résurrection de la Pologne ?

Ce qui est certain est que Rita fait preuve de patriotisme et d'un certain antigermanisme, tout au long de la guerre. Dans sa lettre du 28 août 1914 elle proclamait « [...] il me semble que l'Allemagne ne peut pas vaincre et que tout ira bien ». Le 14 février 1916 elle se réjouit des succès de la cavalerie russe, relatés avec beaucoup d'exagération et d'aveuglement sur la réalité du reste de l'armée russe par Georges Ciechanovoiecki, jeune diplomate russe d'origine polonaise de passage à Chambéry pour voir Rita. Encore le 26 novembre 1918 elle fit part de ses regrets que le maréchal Foch n'ait pas poussé plus loin l'avantage militaire contre « l'armée boche » au lieu de signer l'armistice – l'irruption du terme « boche » dans la correspondance est significative de l'intégration de la propagande anti-allemande. Elle suit aussi avec angoisse les événements sur le front de l'Est et en parle dans ses lettres. Ainsi, dans celle du 20 mai 1915, elle apprend à son mari qu'elle suit la grande offensive austro-allemande à l'aide des journaux et avec l'appui d'une carte de la Lituanie. Le 24 mai 1915, elle évoque plusieurs toponymes, noms de villes, de stations de chemin de fer, de cours d'eau, tous situés dans la région d'Annopol. Même en prenant en compte la multiplicité des toponymes évoquée ci-dessus, les termes employés par Rita de Maigny semblent approximatifs : derrière Libau on peut peut-être identifier Liebau c'est-à-dire Lubawka, sans certitude ; les cours d'eau évoqués sont peut-être la Wartha, désignée comme Wardava, et la Welna, désignée comme Wenta. Peu importe à la limite l'exactitude géographique : ce qui est certain est que Rita de Maigny se prit alors de passion pour ces contrées est-européennes qui, à la faveur de la guerre, forment une autre patrie de cœur.

Sa culture, son intérêt, sa sensibilité se portent incontestablement vers tout ce qu'elle identifie comme « polonais » et « lituanien ». Dans la lettre du 22 février 1915, elle explique, enthousiaste, à son mari avoir accueilli comme blessé le jeune Jean Tachet des Combes et s'être

¹³ Voir les lettres des 18 et 26 octobre 1915.

découvert une origine commune avec lui : « J'ai découvert que le père était fils d'une Jundzill, lituanienne, et je lui ai presque sauté au cou. [...] Il est blessé au front, pas grièvement, c'est mon premier blessé savoyard, ¼ polonais et je le soignerai admirablement ». Outre la dimension affective de la réaction de Rita de Maugny, il est tout à fait remarquable qu'à ses yeux, « polonais » et « lituanien » signifient la même chose. Au début du XX^e siècle, il est vrai que les notions de Lituanie et de Lituanien pouvaient prêter à confusion, aussi bien parce que les frontières territoriales, linguistiques et culturelles étaient floues que parce les Litvaniens avaient historiquement été assimilés à la « polonité » : les Litvaniens étaient nombreux à parler polonais et leur assimilation à la Pologne était fréquente au sein de l'administration russe – et dans l'esprit d'une personne comme Rita de Maugny¹⁴.

Un peu plus tard, lors d'une soirée costumée entre amis de la bonne société haut-savoyarde relatée dans la lettre du 30 septembre 1916, et dont une lettre précédente nous apprend que ce n'était pas la première, Rita revêtit un costume de bojar – le titre de boyard était répandu dans le duché de Grande-Lituanie – et un kakosznik « du XVIII^e siècle », précise-t-elle, donc d'une époque où un Etat polonais, ou polono-lituanien, existait encore. Il n'est pas indifférent que l'épouse du comte de Maugny ait choisi d'afficher ainsi aux yeux de ses amis et relations son amour pour une culture passée qui, à la faveur de la guerre, des projets géopolitiques allemands¹⁵, des bouleversements qu'on pouvait déjà pressentir en Europe orientale, pouvait ressurgir sous une forme ravivée. Quelques mois auparavant, un épisode, relaté dans la lettre du 24 mars 1916, avaient conduit Rita de Maugny à s'insurger contre des propos tenus par une de ses connaissances : « Hier au déjeuner d'Arcollières, il y avait Monseigneur Castellan, les Villeneuve, Mademoiselle de Travernay, d'Alexandry, Charlotte et moi. Déjeuner très savoyard et très bon – d'Arcollières plein d'esprit, Mme de Villeneuve toute miel et sucre pour moi et aussi pour Loulou quand on a parlé des 3 Polognes si "partagées". Je leur ai fourni quelques explications vu leur ignorance et je leur ai parlé de l'Italie et de combien les familles savoyardes auraient été "partagées" si elle avait marché dans la Triple Alliance ». Rita eut sans doute l'impression que la complexité politique de la situation de la Pologne, divisée entre Russie, Allemagne et Autriche-Hongrie, et par ricochet la complexité de sa propre situation familiale, entachait de doute son patriotisme et ses espoirs quant à l'issue de la guerre, clairement tournés vers une défaite de l'Allemagne. Elle avait par ailleurs déjà employé l'expression citée dans une lettre du 21 mars 1915 où elle évoquait « une terrible lettre imprimée sur les désastres dans les trois Polognes ». L'expression renvoie aux partages successifs de l'Etat polono-lituanien de la fin du XVIII^e siècle, entérinés au congrès de Vienne de 1815. Elle était usitée dans la diaspora polonaise, notamment celle des exilés du XIX^e siècle : en témoigne le bas-relief « Les Trois Polognes » qui figure sur le monument à Adam Mickiewicz, offert par la Pologne à Paris en 1929, ainsi que l'usage récurrent de l'expression dans la presse française dès le soulèvement de Varsovie en 1830. Cette image, élevée quasiment au rang d'allégorie, appartenait pleinement à l'imaginaire de la nation polonaise qui, au XIX^e siècle, avait poursuivi une existence culturelle dans la diaspora des exilés et dans l'imaginaire romantique. Elle manifestait tout à la fois l'éclatement de la nation polonaise et la lutte nationale, un sentiment

¹⁴ Natalia Aleksiu et alii, *Histoire de l'Europe du centre-est*, Paris, PUF, 2004, p. 487-490.

¹⁵ Morgane Labbé, *La Nationalité, une histoire de chiffres. Politique et statistiques en Europe centrale (1848-1919)*, Presses de Sciences Po, 2019.

de perte et un espoir de résurrection manifestement présents chez Rita et probablement entretenus par sa mère, tandis que ces problèmes étaient, au-delà de la geste magnifiée des exilés polonais de 1831, largement méconnus en France.

Il est dans ces conditions logique que les révolutions russes de 1917, celle de Février puis celle d'Octobre, aient représenté pour Rita de Maugny un autre sujet d'inquiétude, et ce d'abord pour les avoirs de la famille en Russie. La chute du tsarisme et le désordre dans lequel plongea l'empire agitèrent très rapidement le spectre du « partage des terres », agité le 1^{er} mai 1917 par Georges Ciechanowiecki, une fois de plus en visite auprès de Rita. Le bolchevisme est surtout évoqué dans les lettres à partir de novembre 1918, en fonction de deux contextes différents mais qui affectaient également les Maugny, à savoir d'une part le contraste frappant entre la paix retrouvée à l'ouest avec l'armistice et la poursuite de la guerre à l'est¹⁶, et d'autre part la révolution en Allemagne qui, loin de se limiter à la chute du Kaiser le 9 novembre 1918, vit plusieurs révolutions s'entremêler, une libérale, une sociale-démocrate, une enfin inspirée par le bolchevisme, sans que quiconque pût alors dire laquelle l'emporterait. Le 10 novembre 1918, Rita s'alarmait : « C'est passionnant, affolant de lire les journaux et de suivre les événements. Julie en ouvrant les volets ce matin me lit le communiqué affiché en face de ma fenêtre. Pourvu que les Alliés arrivent à maîtriser le bolchevisme, sans quoi "pauvres de nous" ! Je suis terrifiée en pensant à nos revenus et à ceux de Lou ». Et, encore le 30 : « [Maman] paraît aussi terrifiée pour ce qui se passe et dit "je me demande si maintenant nous allons être tout à fait ou partiellement ruinés", tu vois que mes appréhensions étaient justes. M. écrit encore que les communications sont coupées avec Wal¹⁷ et toute la Pologne envahie. Que de soucis pour nous et la pauvre Lou, nous aurons peut-être quelques années bien dures à passer si on ne vient pas à bout du bolchevisme ».

Les bouleversements engendrés par la guerre ne se limitaient d'ailleurs pas au bolchevisme ou à la chute des rentes. L'année 1917 vit l'explosion des nationalismes à l'est, comme conséquence de l'affaiblissement de l'empire russe et des plans allemands qui, depuis l'offensive de 1915, avaient attisé ces nationalismes contre les Russes et les virent se retourner contre eux. Ainsi, en mars 1917, fut fondée à Varsovie la Société des statisticiens et économistes polonais, qui se donnait pour objectif de pousser les Allemands à transformer l'Etat-tampon qu'ils avaient en projet en un véritable Etat polonais. Le 15 août 1917, suite au décret de Poincaré du 4 juin 1917 décidant de la création d'une armée polonaise en France, Dmowski créa à Lausanne le Comité national polonais. Contre l'empire russe et contre ce nationalisme polonais émergea un nationalisme lituanien qui, depuis la fin du XIX^e siècle, avait construit son identité politique notamment en fonction de facteurs sociaux opposant villes, davantage peuplées de Polonais, et campagnes, professions libérales et paysans. Dès mars 1917 fut créé un Conseil national lituanien et en septembre, à Vilnius, fut organisée une conférence qui formula la revendication d'une Lituanie indépendante. Le tableau serait incomplet sans la mention du nationalisme biélorusse, manifeste avec le congrès de Minsk en avril 1917, et du nationalisme ukrainien et la constitution dès mars 1917 d'une *Rada*, un Parlement. Tous ces nationalismes, qui revendiquaient des territoires qui avaient autrefois formé la « République

¹⁶ François Lagrange (dir.), *A l'Est, la guerre sans fin, 1918-1923*, Paris, Gallimard, Musée de l'armée, 2018 : il s'agit du catalogue de l'exposition éponyme tenue au Musée de l'Armée à Paris d'octobre 2018 à janvier 2019.

¹⁷ Il s'agit de Wladimir Rosciszewski, le beau-frère de Rita.

des Deux Nations », allaient s'affronter jusqu'en 1923. Il est fort probable qu'il échappa à Rita de Maugny, éloignée qu'elle était du théâtre de ces événements, que les catégories culturelles et politiques étaient en train de changer dans cette partie de l'Europe. Aristocrate cosmopolite habituée à la multiplicité des cultures et des identités, elle paraît peu au fait du nationalisme polonais tel qu'il se développe pendant la guerre, surtout dans sa dimension expansionniste vers la Lituanie. Indifférente en réalité au nationalisme offensif et expansionniste, elle vit aussi dans la résurrection de la Pologne une carte à jouer pour contrecarrer les difficultés qui attendaient encore le couple dans la période de sortie de guerre.

3) La prolongation des difficultés dans l'après-guerre

Compte tenu des bouleversements considérables survenus pendant les quatre années du conflit, la chute des devises, la désorganisation totale des économies, l'interruption des flux commerciaux et financiers, le tout redoublé par les révolutions dans l'ancien empire russe et en Allemagne, Rita de Maugny ne se faisait guère d'illusion sur la rapidité du rétablissement de la situation. Dans la lettre du 10 novembre 1918 déjà citée, elle incitait très vivement son mari à prendre des initiatives : « Ne me dis surtout pas ton axiome favori "Cela s'arrangera". Il faut aviser avant que cela ne s'arrange et vivre jusqu'au jour où (si les bolcheviques le permettent) nous pourrons reprendre notre vie d'autrefois à Maugny en touchant des petites rentes, tandis que maintenant nous vivons d'expédients, d'emprunts, avec juste quelques mois assurés devant nous¹⁸ ». Les Maugny avaient déjà tâché de faire jouer leurs relations avec les Polonais passés du service de l'empire tsariste à celui du Comité polonais de Paris : une lettre de refus datée du 14 juin 1918 indique que Clément de Maugny avait formulé une demande de mutation dans l'armée polonaise constituée avec l'appui du gouvernement français¹⁹. Il s'agissait probablement d'une idée de son épouse, qui revint à la charge en novembre 1918 puis encore dans une lettre du 9 janvier 1919 : « Je suis toute prête à m'occuper de toi en ce qui concerne le comité polonais [...]. Je me méfie un peu de tout ce qui est "polonais" comme organisation, esprit de suite, mais le bon côté en est que ce serait une bonne occupation d'après-guerre car ce comité durera longtemps ». Le comité polonais désignait le groupe fondé à Paris en août 1917 par Dmoswki, en réalité une sorte d'embryon de service diplomatique polonais dissous en avril 1919, lorsque Dmowski reconnut le gouvernement Paderewski. Un grand nombre de ses protagonistes s'apprêtaient à jouer un rôle important à la Conférence de la Paix, notamment l'ami de Rita, Georges Ciechanovicki (1893-1930). Diplomate russe d'origine polonaise, il parlait polonais, russe, français, allemand, anglais et italien. A partir de 1916, il fut attaché à l'ambassade de Russie à Londres jusqu'à la liquidation de ce poste. En 1918, il s'installa à Paris et s'engagea dans le Comité national polonais en tant que chef de la section de chiffrage auprès du secrétaire général. Il poursuivit par la suite une carrière de diplomate dans la Seconde République polonaise. L'incitation de Rita à faire appel au Comité national polonais n'a donc pas de signification politique particulière mais relevait essentiellement de la quête angoissée de sources de revenus.

¹⁸ Souligné dans le texte.

¹⁹ ADHS, 161 J 436.

En effet, les préoccupations matérielles liées à ses avoirs à l'étranger ne disparurent pas avec la signature des armistices. Une fois revenu du front, Clément de Maugny se pencha sur les affaires familiales. Les archives départementales de Haute-Savoie conservent la correspondance dans laquelle il fit régulièrement l'historique du problème²⁰ auprès de personnes dont il sollicitait l'aide. Pendant la guerre, les revenus de la dot de Rita se trouvèrent séquestrés en Allemagne comme appartenant à un sujet français. Par ailleurs, il apprit après la guerre que les comptes ouverts dans la banque Busse avaient dû être cédés en novembre 1915 à la Disconto Gesellschaft. Les transferts d'argent de l'Allemagne vers la France restèrent longtemps compliqués, ainsi qu'en témoignent les lettres de Ludwika Swirtun pour l'année 1920²¹. L'idée de transférer d'abord des fonds à la Banque de Genève fut agitée à plusieurs reprises, mais abandonnée compte tenu du change trop défavorable. Un autre facteur de complication résidait dans la gestion des réparations allemandes. Le principe et les modalités de ces dernières – hors de leur montant exact – étaient déterminés dans la partie VIII du traité de Versailles signé le 28 juin 1919. Par ailleurs, l'article 296 du même traité et son annexe, longs et complexes, réglaient la question des dettes entre particuliers, intérêts échus et capitaux remboursables pendant la guerre. C'est sur la base de cet article que les Maugny auraient dû se faire verser l'argent qu'ils réclamaient à la Disconto Gesellschaft. Ces questions devaient être examinées par des offices de vérification et de compensation mais étaient en réalité étroitement liées à la question des réparations : outre que ces offices étaient surveillés par la Commission des réparations, censée s'assurer que l'Allemagne exécutait loyalement le traité, des événements comme l'occupation de la Ruhr en janvier 1923 suspendirent la participation des Allemands aux offices de compensation²². Les Maugny entrèrent ainsi dans le monde administratif de l'Office des Biens et Intérêts Privés, l'organisme public du ministère français des Affaires étrangères chargé de recueillir les réclamations de particuliers et de collectivités ayant subi des dommages de guerre et dont les biens avaient été réquisitionnés, spoliés ou détruits par les forces allemandes. Pour faire valoir les droits du couple, Clément de Maugny contacta le sénateur Fernand David, les députés haut-savoyards, Léon Daudet alors député de Paris et membre du Comité d'études législatives et sociales de l'Action française. Il se rapprocha également de l'Association pour la défense des intérêts français en pays ennemis ou envahis (Intérêts privés en Europe centrale)²³.

Les avoirs relevant de l'ancien empire russe étaient, eux, dépendants de la situation politique troublée. Le seul espoir des Maugny était de faire valoir leurs droits sur les biens, au moins immobiliers, situés dans la nouvelle République polonaise. Le fonds de Maugny abrite ainsi la correspondance entre Clément et le chargé d'affaires du couple à Varsovie, l'avocat Tadeusz Kraushar²⁴. Elle fait régulièrement état de la situation désastreuse des changes et de l'économie en Pologne au sortir de la guerre : les hypothèques ne rapportaient rien et les loyers des immeubles n'étaient pas payés, ou alors avec retard et sans intérêts. Une lettre de Kraushar

²⁰ ADHS 161 J 400, fascicule « Défense des intérêts français », lettres du 25 juillet 1921 et du 13 janvier 1922 adressées à des personnalités politiques.

²¹ ADHS 161 J 400, fascicule « Louisa Swirtun ».

²² ADHS 161 J 400, fascicule « Défense des intérêts français », courrier de l'Office des Biens et Intérêts Privés à Clément de Maugny, 28 avril 1923.

²³ Les différents courriers documentant ces contacts sont disponibles dans le carton voté 161 J 400.

²⁴ ADHS, 161 J 396.

en date du 10 septembre 1919 résume la situation : « Malheureusement les relations avec Kieff ne sont pas suivies et très rarement il y a une occasion pour cette ville. Quand l'ordre règnerait-il en Europe et surtout en Russie ? Notre heureuse patrie fête sa renaissance, mais il y a encore des nombreuses difficultés. La vie est très chère et les relations avec la France ne peuvent pas être entamées à cause du cours de notre argent ».

Au-delà de ces difficultés financières, le chaos de la sortie de guerre à l'est de l'Europe continua de causer aux Maigny des chagrins personnels, puisque, malgré leurs efforts, ils restaient sans nouvelles d'Honorine Komar, qui s'était retirée sur ses terres d'Ukraine, ces mêmes terres en proie entre 1917 et 1921 à plusieurs conflits imbriqués, principalement la guerre civile russe et le conflit polono-ukrainien, qui charrièrent leur lot de désolation et d'exactions. Ce n'est qu'à l'été 1921 que, par une lettre du 4 août, Kraushar annonça à Clément qu'il avait finalement découvert que, sur la base de témoignages concordants, sa mère était décédée en janvier 1920 sur ses terres de Podolie.

La Grande Guerre affecta Rita de Maigny, comme de très nombreuses autres Françaises, sur le plan personnel, conjugal, matériel et professionnel. Elle l'affecta cependant aussi de manière particulière, compte tenu de ses attaches affectives et pécuniaires en Europe centrale et orientale. La très belle source de sa correspondance de guerre avec son époux laisse entrevoir, plus qu'elle n'exprime franchement, l'importance revêtue par sa « polonité », c'est-à-dire par un ensemble complexe d'éléments historiques et culturels hérité de son enfance et de son éducation et ravivé par les événements de la guerre. Il serait cependant erroné de surinterpréter ce sentiment de « polonité » régulièrement mis en avant par Rita de Maigny : ce qu'elle entretenait était une certaine représentation de la Pologne, qui devait s'avérer éloignée des réalités contemporaines du XX^e siècle.